

LITTÉRATURE

FRANZ BIERLAIRE

Institut d'Histoire de la Renaissance et de la Réforme, Liège

ERASME: UN MILITANT DE LA PAIX

1466 (ou 1469)-1536. Une vie, celle d'Erasme: trois quarts de siècle, c'est-à-dire trois générations, qui n'ont quasiment connu que la guerre. La guerre partout, même dans le Nouveau Monde, la guerre tout le temps, ou presque. 1466: sac de Dinant; 1468: sac de Liège; 1515: Marignan; 1525: Pavie; 1526: Mohacs; 1527: sac de Rome; 1529: siège de Vienne... Cette histoire sanglante a été écrite par les grands personnages du temps: Charles le Téméraire et Louis XI, Charles VIII et Louis XII, François I^{er} et Charles-Quint, Henri VIII, Soliman le Magnifique et même Jules II, pape belliqueux et nouveau Jules César. La guerre toujours, la guerre encore, dont des artistes comme Dürer sont en quelque sorte les grands reporters. La guerre, avec son cortège de malheurs, avec des alliances «contrenature»: François I^{er}, Roi Très Chrétien, allié des princes protestants allemands, puis allié des Turcs. Son rival Charles-Quint, Roi Catholique, ne va pas jusque là, mais il n'hésite pas à saccager Rome et à humilier le pape Clément VII. La guerre, avec déjà un partage du monde: le traité de Tordesillas, qui divise le Nouveau Monde en deux zones, l'une espagnole, l'autre portugaise. La guerre, avec des rencontres au sommet (le Camp du Drap d'Or), avec des trêves aussi (la Paix des Dames), avec des traités violés le lendemain de leur signature. La guerre, liée souvent à des problèmes d'héritage. La guerre entre deux super-grands pour une couronne, la couronne impériale. Enfin, «une épidémie nouvelle, née de la diversité des opinions»: une guerre de religion...

Dans cette tourmente, un humaniste chrétien, un intellectuel qui n'a qu'une seule arme, sa plume, pour dire non à la fabrique des morts et tenter désespérément d'arrêter les responsables de la violence: les prédicateurs «qui jettent de l'huile sur le feu», parce qu'ils «tirent plus de bénéfices des mourants que des vivants»; les princes, qui font passer leur intérêt privé avant le bien de l'Etat et du peuple; les combattants eux-mêmes, qui, contre une maigre solde qu'ils abandonnent aux prostituées, rentrent ensuite chez eux avec, pour seul butin, «une lèpre qu'ils vont communiquer à ceux qu'ils devraient chérir le plus». Personne n'est oublié dans le réquisitoire d'Erasme contre la guerre, mais les

mercenaires sont sans doute les plus méprisables à ses yeux: «des parasites, dit-il dans l'*Eloge de la Folie*, des débauchés, des voleurs, des assassins, des rustres, des abrutis et des escrocs, en un mot, la lie de la société». A tous ceux qui seraient tentés par le métier des armes, Erasme montre que «la guerre n'est douce qu'à ceux qui ne l'ont pas faite»:

Qui pourrait énumérer les désagréments de la vie que mènent dans les camps ces soldats stupides, qui méritent d'en subir de plus grands encore puisqu'ils la mènent de leur plein gré? Une nourriture que refuserait même un boeuf de Chypre; une couche qu'un bousier mépriserait; des sommeils rares et qu'on ne prend pas quand on veut. Une tente ouverte à tous les vents, et même pas de tente du tout. L'obligation de vivre en plein air, de coucher par terre, de rester debout en armes, de supporter le jeûne, le froid, la chaleur, la poussière, la pluie, d'obéir aux chefs, de recevoir des coups de bâton: il n'est pas un esclave dont la servitude soit plus infâme que celle des soldats. Outre cela, il faut, au funeste signal, marcher à la mort ou pour l'infliger cruellement ou pour la subir misérablement. Tant on supporte de peines pour pouvoir en arriver à la plus malheureuse des situations! Si infinis sont les maux que nous infligeons pour pouvoir ensuite les infliger aux autres!

Toute l'action d'Erasme en faveur de la paix est d'ordre intellectuel. Militer, pour lui, c'est écrire, et son oeuvre de militant de la paix peut se comparer à une campagne de presse constamment renouvelée et qui adopte tous les tons: leçon, exhortation, plainte, sarcasme, envolée lyrique, méditation. Tous les tons et tous les genres littéraires, de la déclamation humaniste au commentaire de psaume, en passant par le traité d'éducation princière, la prosopopée, le dialogue, le proverbe, la lettre.

Erasme n'a jamais fait la guerre, mais il l'a vue de près, lors de son voyage en Italie, entre 1506 et 1509. Avec l'aide de Louis XII, le pape Jules II portait alors la guerre dans tout le pays. A Bologne, le 11 novembre 1506, Erasme assiste à l'entrée triomphale d'un pape-gladiateur:

Si tu avais vu les chevaux, les soldats en armes et rangés en bataille, les ornements des chefs, les processions d'enfants choisis, les torches illuminant de tous côtés, les objets sacrés portés en grand appareil, la pompe des évêques, le faste des cardinaux, les trophées, les dépouilles gagnées sur l'ennemi, les clameurs du peuple et des soldats roulant jusqu'au ciel, les applaudissements à tout faire trembler, le bruit des clairons, les éclats des trompettes, les éclairs des bombardes, l'argent jeté au peuple; si tu m'avais vu porté sublime comme une divinité, moi la tête et l'auteur de toute cette pompe: alors tu eusses déclaré les Scipion, les Emile, les Auguste sordides et mesquins à côté de moi.

C'est Jules II qui parle ainsi dans un dialogue sarcastique qui, s'il ne peut être attribué à Erasme avec certitude, traduit bien ses sentiments. On y voit Jules II tenter vainement de forcer la porte du Paradis et être finalement chassé du ciel par saint Pierre. Erasme ne pouvait pardonner à Jules II d'avoir oublié que «celui qui se fait le Vicaire du Christ doit lui ressembler le plus possible», d'avoir agi vraiment en Jules (c'est saint Pierre qui parle) en cher-

chant à balayer de l'Italie toute la vermine barbaresque (là, c'est Jules II):

Pierre: Quelle sorte de bêtes est-ce donc, ces gens que tu traites de Barbares?

Jules: Ce sont des hommes.

Pierre: Des hommes, soit, mais non des Chrétiens?

Jules: Si, des Chrétiens, mais qu'importe?

Pierre: Sans doute, des Chrétiens sans lois, illettrés et de moeurs grossières?

Jules: Très instruits au contraire, très civilisés, très riches, et c'est là surtout ce qui excite notre envie.

Pierre: Voilà qui est clair. Cependant, si le Christ est mort pour tous les hommes, sans distinction, comment toi qui te disais le Vicaire du Christ, n'embrassais-tu pas dans un même amour tous ceux que le Christ a confondus dans le sien?

Jules: Oh! je ne demande pas mieux que d'aimer les Indiens, les Ethiopiens, les Africains, pourvu qu'ils me rapportent et me reconnaissent pour leur prince en me payant tribut, mais ce sont gens trop ladres et reconnaissant trop peu la majesté du Pontife Romain.

Pierre: Le Siège Romain est donc le grenier du monde entier?

Jules: Où est le mal de récolter partout les biens temporels, quand nous semons partout nos faveurs spirituelles?

Rédigé sans doute en 1513 - 1514, peu après la mort de Jules II, mais publié quelques années plus tard, le *Iulius exclusus* n'est pas le plus ancien écrit pacifiste d'Erasme. Sa «campagne» s'ouvre solennellement le 6 janvier 1504 dans le palais de Bruxelles par un discours officiel de bienvenue présenté à Philippe le Beau, son souverain, de retour aux Pays-Bas après un long séjour en Espagne:

C'est un Philippe pacifique et heureux que nous avons célébré jusqu'à présent: plaise au ciel que la possibilité nous en soit à jamais donnée, et que soit toujours écartée de nous l'éventualité de chanter ton art de la stratégie. Il n'est pas à craindre que ta sagesse dans la paix t'apporte un jour moins d'éclat que le courage des autres dans la guerre. Nous te préférons pacifique que victorieux. Et cette préférence est marquée avec d'autant plus de force que la paix l'emporte sur la guerre de toutes les manières. En temps de paix les arts sont pleinement actifs, les bonnes études sont florissantes, le respect des lois est de rigueur, la religion est en progrès, les richesses s'accroissent, les règles morales sont partout pratiquées. En temps de guerre tous ces avantages sont détruits, c'est la décadence, la confusion générale, et, accompagnant toutes les espèces de calamités, il n'est pas de lèpre morale qui ne vienne fondre partout: les objets sacrés sont profanés, le culte divin passe pour négligeable, la violence prend la place du droit, les malheureux vieillards sont plongés dans un deuil immérité, les petits enfants sont privés de leur père, les épouses sont arrachées à leur mari, les champs sont dévastés, les villages abandonnés, les sanctuaires livrés aux flammes, les places fortes démantelées, les maisons pillées, et les richesses des meilleurs citoyens passent aux mains des plus fiefés scélérats. Et de tous ces malheurs la plus grande part revient toujours aux plus innocents.

Erasme répétera la même leçon à Charles d'Autriche, le fils de Philippe le Beau, lorsque celui-ci inaugurera son règne aux Pays-Bas. Nommé conseiller royal, le prince des humanistes remercie son jeune souverain en lui

dédiant l'*Institution du prince chrétien*, qui est à la fois un ouvrage pédagogique, décrivant la formation idéale d'un prince idéal, et un traité de science politique. Dès 1516, Erasme semble prévoir ce qui va se passer et il condamne à l'avance les ambitions du futur Charles-Quint: «Toi qui, en naissant, as reçu le plus beau des empires et qui es destiné à en recevoir un plus vaste encore, tu dois te préoccuper de te défaire de quelque partie de cet empire plutôt que de l'agrandir».

Charles d'Autriche, héritier des Pays-Bas par son père, de l'Espagne, de la Sicile et des possessions du Nouveau Monde par sa mère, doit son nom au souvenir de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, son arrière grand-père. Elu empereur en 1519, à la mort de son grand-père Maximilien, Charles-Quint est toutefois habité par le souvenir d'un autre Charles, sacré comme lui à Aix-la-Chapelle: Charlemagne. Sujet loyal de l'Empereur, le conseiller Erasme assiste à la cérémonie, mais il ne craint pas de prendre publiquement position contre le principe même de la monarchie universelle: «Vouloir ressusciter l'Empire serait précipiter les peuples dans la plus affreuse des guerres».

François I^{er}, le rival de Charles-Quint, rêve sans doute moins que ce dernier de la monarchie universelle. Sa candidature à l'Empire est d'abord un moyen de trouver une parade à l'encerclement qui le menace. Lui aussi est un héritier, l'héritier du royaume de France, qui a annexé la Bourgogne, pays des ancêtres de son rival; l'héritier du rêve italien de ses prédécesseurs Charles VIII et Louis XII: Marignan, c'est en 1515. François I^{er} vient tout juste d'accéder au trône de France, et Charles d'Autriche d'être émancipé. Les deux hommes inaugurent leur règne en même temps: l'un par la conquête du Milanais, l'autre en revendiquant la Bourgogne. La rivalité qui va ensanglanter l'Europe pendant plus de 40 ans commence.

Avant l'élection impériale, toutefois, le climat est plutôt à la détente: projets de mariage, conventions, traités d'amitié. Erasme participe à cette offensive de paix en publiant le plus contestataire sans doute de ses ouvrages pacifistes: *La plainte de la paix persécutée*. Comme la Folie, la Paix parle par la bouche d'Erasme. Trahie et abandonnée par tous, elle cherche désespérément un petit coin où s'installer. Chassée de tous côtés, «il ne me restait, dit-elle, qu'à nourrir l'espoir que je parviendrais à trouver au moins une place dans le coeur de quelque homme. Mais cet espoir lui-même je dus l'abandonner. L'homme seul lutte avec lui-même. Quel démon de l'enfer a pu inoculer ce venin dans le coeur des chrétiens?» Désespérée, la Paix lance un appel pathétique aux Princes, de la volonté de qui dépendent surtout les affaires du monde, à tous les responsables et à tous ceux qui se glorifient du titre de chrétien, pour qu'ils conspirent, d'un commun accord et de toutes leurs forces, contre la guerre. Erasme paie de sa personne en mettant sa plume au service d'une cause qui lui est chère, celle de la paix, mais son ouvrage ne modifiera pas le cours de l'histoire. Persécutée en 1517, la Paix ne va pas tarder à être

défunte, et la Plainte devenir Epitaphe. Retracer l'histoire de l'action d'Erasme en faveur de la paix, c'est écrire l'histoire d'un échec. Erasme n'en continuera pas moins à prêcher à des sourds, avec un grand courage intellectuel et une grande indépendance d'esprit, notamment dans ses *Colloques* où le thème de la guerre et de la paix surgit parfois où on l'attend le moins. Ainsi dans ce dialogue entre une toute jeune mère de famille — elle vient d'accoucher — et un défenseur du sexe fort:

Nous sommes les seuls, nous les hommes à faire la guerre pour la patrie!

Vous êtes aussi ceux qui souvent désertent leur poste pour s'enfuir lâchement, et ce n'est pas toujours pour la patrie, mais plus fréquemment pour un petit salaire de misère que vous abandonnez femme et enfants, et que, pires que des gladiateurs, vous vous réduisez volontairement à la nécessité servile de tuer ou d'être tués.

Journal d'une vie, les *Colloques* sont aussi la chronique des guerres fratricides, politiques, sociales et religieuses qui déchirent l'Europe. Dans l'édition de mars 1522, plusieurs personnages évoquent la reprise des hostilités entre le coq français et l'aigle impérial; dans celle de février 1526, Erasme dresse un tableau fort sombre de la situation européenne après la bataille de Pavie et, il prêche la réconciliation entre Charles-Quint et François I^{er} dans un savoureux dialogue entre un boucher et un poissonnier:

Si j'étais empereur, je conclurais ainsi sans retard avec le roi de France: «Frère, lui dirais-je, un mauvais génie a excité cette guerre entre nous; toutefois nous ne nous sommes point battus pour la vie, mais pour le pouvoir. Vous vous êtes conduit en brave et vaillant guerrier. La fortune m'a favorisé, et elle vous a fait de roi prisonnier. Ce qui vous est arrivé aurait pu m'arriver; et votre malheur est pour nous tous une leçon. Nous avons éprouvé combien ce genre de lutte était préjudiciable à l'un et à l'autre. Eh bien! luttons entre nous d'une autre façon. Je vous accorde la vie, je vous accorde la liberté; au lieu d'un ennemi, je vous prends pour mon ami. Oublions tous les maux passés; retournez vers les vôtres libre et sans rançon; gardez ce qui est à vous; soyez bon voisin; qu'il n'y ait désormais entre nous qu'une lutte, savoir lequel des deux vaincra l'autre en fidélité, en bons offices et en bienveillance; ne disputons point à qui régnera sur un plus vaste empire, mais à qui administrera le plus sagement ses Etats. Dans le premier conflit j'ai gagné la réputation d'un homme favorisé par la chance; celui qui triomphera dans le second remportera une victoire bien plus brillante. Le renom de ma clémence me procurera plus de véritable gloire que si j'avais annexé toute la France à mes Etats; et le bruit de votre reconnaissance vous vaudra plus d'honneur que si vous m'aviez chassé de toute l'Italie. Ne m'enviez pas la gloire que j'ambitionne; je veux à mon tour seconder la vôtre de telle sorte que vous ne rougirez point d'être le débiteur d'un ami».

Quelques années auparavant Erasme avait dédié ses *Paraphrases* des quatre évangiles aux grands princes du temps, comme pour mieux les unir dans son amour de la paix, pour tenter de leur faire comprendre qu'être chrétien, c'est vouloir la paix:

«Que les hommes prétextent tout ce qu'ils veulent, pour excuser leur passion de la guerre; s'ils ne l'aimaient pas, ils ne vivraient pas en luttes continuelles et ne s'achar-

neraient pas les uns contre les autres avec une haine si mortelle. Et cependant, qu'a enseigné le Christ à peine sorti de l'enfance, si ce n'est la paix? Il a salué les siens dans ces termes: «Que la paix soit avec vous!», et il a fait de cette formule l'expression qu'employaient ses disciples pour se saluer les uns les autres; parole digne uniquement du nom chrétien. Les Apôtres ne l'ont pas oubliée cette salutation: ils commencent leurs lettres par le souhait de la paix et ce souhait est l'objet de l'aspiration de tous ceux qui visent au salut; car tout homme qui demande avec ardeur à Dieu la paix, demande en même temps le plus parfait bonheur. C'est la paix que le Christ a prêchée aux siens pendant toute sa vie; voulez-vous maintenant savoir comment il s'adressa aux siens au moment de mourir? «Aimez-vous les uns les autres, de la même manière que moi-même je vous ai aimés». Et encore: «Je vous donne ma paix, je vous laisse, en mourant, la paix». Entendez-vous ce qu'il a laissé aux siens aux derniers moments de son existence? Il ne leur a laissé ni des chevaux, ni des auxiliaires de la guerre, ni des richesses, ni le droit de commander; que leur a-t-il donc laissé? Il leur a laissé la paix: la paix avec les amis, la paix avec les ennemis.

Une guerre entre chrétiens ne viole pas seulement la nature humaine, mais l'enseignement chrétien, elle est une guerre civile!

Les arguments d'Erasme contre la guerre sont, on le voit, religieux autant sinon plus que philosophiques; ils sont aussi politiques: la guerre est toujours un mauvais calcul, quand bien même les droits invoqués seraient fondés et la guerre juste autant qu'une guerre peut l'être.

Il est inique de chercher à faire valoir un droit qui concerne principalement des intérêts personnels — ceux des princes — au prix d'une infinité de souffrances pour le peuple et, tout en pourchassant je ne sais quel accroissement de son empire, de dépouiller son royaume dans sa totalité et de le réduire à la dernière extrémité. Un Prince en offense un autre à propos d'une futilité d'ordre privé — question de parentage, sans doute, ou quelque autre semblable — : en quoi cela concerne-t-il toute la population? Le bon Prince n'a d'autre mesure que celle des intérêts publics, faute de quoi il ne serait pas même un Prince. Le droit n'est pas le même à l'égard des humains et du bétail. Le pouvoir, c'est en grande partie le consentement du peuple, et c'est ce consentement qui a été d'abord à l'origine des Rois.

Tels sont les arguments d'Erasme contre la guerre, mais ce militant de la paix a aussi un programme, en sept points:

1° désarmer les antagonismes nationaux, en faisant prendre conscience aux hommes de leur solidarité profonde: «Si le Rhin sépare le Français de l'Allemand, il ne peut séparer le chrétien du chrétien».

2° stabiliser le statut territorial de l'Europe en fixant une fois pour toutes les frontières de chaque Etat.

3° fixer l'ordre des successions sur un type uniforme, afin d'éviter toute contestation entre les candidats: «Le successeur d'un prince doit être celui qui est le premier fils par la naissance ou celui que le suffrage du peuple estimera le plus capable».

4° les mariages dynastiques étant à l'origine de la plupart des guerres, recommander aux souverains de «prendre femme à l'intérieur du royaume ou,

sinon, en convenant que tout prince prenant femme dans un pays voisin, perdra les droits à la succession au trône de ce pays».

5° enlever aux princes le droit de déclarer de leur propre initiative la guerre entre deux Etats. La guerre ne doit être faite qu'avec le consentement de toute la nation.

6° organiser l'arbitrage, plutôt que de multiplier les traités dangereux entre gens de mauvaise foi, tout article cachant un germe de conflit futur.

7° mobiliser en faveur de la paix toutes les forces morales, comme le fait la Paix dans sa *Complainte*.

Militant passionné de la paix, fondateur d'un courant d'hostilité à la guerre, Erasme n'est pas un pacifiste absolu, même s'il considère qu'il n'y a pas de paix, même injuste, qui soit préférable à la plus juste des guerres. La guerre reste pour lui un moyen désespéré, l'ultime ressource quand toutes les solutions ont été déjà essayées, mais sans succès. Et si vraiment la guerre ne peut être évitée, le Prince devra la mener en réduisant au minimum les maux de ses sujets, en faisant en sorte qu'elle soit terminée aussi vite qu'il le pourra, en épargnant autant que possible le sang chrétien.

Et si la guerre devait faire couler du sang non-chrétien? Erasme a répondu dans sa *Consultation sur la guerre contre les Turcs*. Il admet que les peuples chrétiens mènent contre les envahisseurs une guerre défensive, mais il rejette toute idée de croisade. Une guerre contre les Turcs doit avoir pour but non de leur ôter la vie, mais de les faire renaître par le baptême, de supprimer le Turc pour faire naître le chrétien. Mais les chrétiens ne devraient-ils pas auparavant tuer le Turc qui est en eux?

Ne sont-ce pas les Chrétiens qui ont inventé le canon? Et pour que l'indignité de cette chose soit encore plus révoltante, on leur a donné le nom des Apôtres, on peint sur eux des figures représentant des saints. Oh! cruelle ironie! Paul, ce grand apôtre, qui a toujours prêché la paix, aurait-il pu diriger contre les Chrétiens des machines aussi infernales? Si nous voulons convertir les Turcs au christianisme, il faut avant tout que nous soyons Chrétiens nous-mêmes. Ils ne nous croiront jamais tels, aussi longtemps qu'ils verront que le mal que le Christ a tant détesté, ne sévit nulle part ailleurs avec plus de force que chez les Chrétiens. Maintenant, c'est souvent en méchants que nous combattons contre des méchants. Bien que vous portiez le nom de Chrétiens et le signe de la croix, c'est en Turcs que nous croisons le fer avec les Turcs.

Erasme est un pacifiste engagé, mais pas intégral. Bien que sa pensée n'ait rien perdu de son actualité, les pacifistes d'aujourd'hui, qu'ils soient de gauche ou de droite, ne semblent pas se souvenir de ses leçons, peut-être parce que, pour Erasme, il n'y a pas un pacifisme de gauche et un pacifisme de droite, il y a la guerre et il y a la paix. A l'heure de la montée des périls, dans les années '30, au moment où l'on célébrait le 400^e centenaire de la mort de l'humaniste, l'on redécouvrit que la haine de la guerre pouvait être une passion, que cette passion avait été celle d'Erasme, militant d'une cause qui, parce qu'elle est celle de la morale — chrétienne ou non — et de la raison, est en fin de compte

celle de l'homme même. «On connaît les idées d'Erasmus sur la guerre, lisait-on dans *Les nouvelles littéraires* en 1939, et l'auteur de *Mein Kampf* ferait bien de les méditer». Il était un peu tard...

Les principaux écrits d'Erasmus sur la guerre et la paix sont accessibles en traduction française, avec commentaires et notes, dans l'anthologie du pacifisme érasmien publiée par J.-C. Margulin, *Guerre et paix dans la pensée d'Erasmus*, Paris, Aubier Montaigne, 1973.

Le pacifisme d'Erasmus a suscité une abondante littérature. A ceux qui voudraient en savoir plus, nous recommandons la lecture du chapitre que le professeur L.-E. Halkin a consacré au thème de la paix dans son *Erasmus et l'humanisme chrétien*, Paris, Ed. Universitaires, 1969 et celle de l'article de Jacques Chomarat, *Un ennemi de la guerre: Erasmus*, dans Bulletin de l'Association Guillaume Budé, suppl. «Lettres d'Humanité», 4^e série, t. 33, p. 445 - 465, Paris, 1974.

Sur d'évangélisme politique d'Erasmus, on consultera l'ouvrage magistral de Pierre Mesnard, *L'essor de la philosophie politique au XVI^e siècle*, 3^e éd., Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1969.

Sur les rapports d'Erasmus avec les princes de son temps, on lira avec profit l'article de L.-E. Halkin, *Erasmus entre François I^{er} et Charles-Quint*, dans Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome, t. 44, p. 301 - 319, Bruxelles et Rome, 1974.

Les pacifistes d'aujourd'hui sont-ils les héritiers d'Erasmus? C'est la question que s'est posée Nicole Dubois dans un mémoire présenté à l'Institut des Hautes Etudes des Communications sociales de Tournai (Belgique), en 1983, sous le titre *Erasmus: un pacifiste à la une?*